ARRIVÉE

DES

DÉPUTÉS

DANS LA CAPITALE,

OU

ADRESSE D'UN PARISIEN

A L'ASSEMBLÉE-NATIONALE.

Pascitur in vestrum reditum votiva
Juvenca. Hor. Epis. lib. 1.

A PARIS,

Chez GARNÉRY & VOLLAND, Libraire,
Quai des Augustins, N° 25.

ARRIVÉE
DES DÉPUTÉS
A LA CAPITALE.

VOUS ne pourriez être trop convaincus, Messieurs, de la joie qui règne dans le cœur des Parisiens, depuis que vous avez résolu de venir au milieu d'eux tenir vos séances majestueuses.

En effet, comment ne verroient-ils pas avec plaisir des sénateurs qui travaillent à faire le bonheur d'un peuple, bonheur qui fait non-seulement leur loi suprême, mais leur unique loi; des sénateurs qui ne se contentent pas de pleurer vainement sur les ruines du royaume, mais qui s'appliquent à les réparer.

Si jamais l'homme, Messieurs, eut occasion de déployer le génie que lui donna la nature, c'est dans la circonstance où vous vous trouvez. Loin

d'être dans le séjour de la liberté, nous respirons encore l'air de l'esclavage.

C'est à vous, sages législateurs, que sont confiées la vie et les fortunes de tous les François; c'est sur vous, sur votre fermeté qu'ils comptent. Ils vous regardent comme des citoyens dévoués au salut de la nation. Quel bonheur pour vous!

Il s'agit actuellement de leur donner cette liberté que vous leur avez promise, ou plutôt de leur ôter les fers dont ils sont enchaînés depuis tant de siècles.

Toute l'Europe a pour cela, Messieurs, les yeux attachés sur vous; elle contemple vos augustes tribunaux, & avide des décrets qui en sortent, elle attend avec impatience la fin de ce que vous avez si bien commencé.

Elle viendra, cette liberté, quoiqu'elle ait tant d'ennemis, elle approche; encore un pas, Messieurs, et nous y touchons. Conservez toujours cette fermeté et cette grandeur d'ame que vous

avez montrées jusqu'alors, et qui ont déja servi d'écueil aux tempêtesque vous avez eues à essuyer.

Les Loix constitutives de la monarchie n'existent plus. Nous sommes sans loix. Il faut en créer de nouvelles, et ce n'est qu'à vous, qu'à des hommes éclairés que l'on en a confié le pouvoir.

Tous vos jours sont marqués par les services que vous rendez à la société; toutes vos occupations ne tendent qu'à la liberté et à la justice. Que le tems est précieux, lorsqu'on ne fait pas un pas que l'on ne marche vers la gloire! Mais cette gloire ne sera constante que lorsque vous aurez achevé le grand œuvre de la régénération, et ce ne sera qu'après avoir passé encore par ces agitations et ces orages terribles, que vous en viendrez à bout.

Souvenez-vous, Messieurs, des guerres civiles qui ont agité autrefois la France. A quoi a-t-il tenu, à quoi tient-il encore que nous n'en voyons une? Notre siècle, direz-vous, est trop éclairé, mais une guerre civile n'en seroit peut-être que plus cruelle.

Combien il seroit affreux pour des François d'être en proie aux horreurs d'une guerre qui ne mérite pas de triomphe.

Hâtez-vous donc, Messieurs; vous devez votre vie à l'état; la patrie réclame les momens que vous perdez. C'est sur vous, c'est sur cet amour invincible pour la patrie que se repose la France, dont vous êtes, pour ainsi dire, actuellement, les anges tutélaires.

Qu'il sera beau pour vous, Messieurs, après avoir terminé heureusement tant d'illustres travaux, (si toutefois vous triomphez de vos ennemis) d'aller vivre en paix dans le fond d'une province, à l'ombre de vos lauriers, et au sein de vos familles.

Qu'il sera beau pour vous, dis-je, de recevoir de vos compatriotes les marques de la plus vive amitié, et de vous voir entourés de pères & d'enfans qui, les yeux baignés de larmes, vous baiseront les mains, tiendront vos genoux embrassés ..... Ah! si vous saviez jusqu'où le fran-

çois porte la reconnoissance, et combien il a l'ame noble et généreuse; si vous saviez.... Mais qu'ai-je dit! oubliai-je que c'est du sein de cette nation que vous avez été tirés, oubliai-je que vous en êtes l'élite et les membres les plus respectables. Ah! Messieurs, vous n'avez pas de plus beau moment pour consacrer vos veilles que celui où vous travaillez à applanir et à ouvrir le chemin de la liberté. Quand une fois ce moment sera passé, il ne sera plus tems, vous regretterez de l'avoir perdu, et vous retomberez pour des siecles dans l'esclavage.

597